

Mamma Roma

TITRE ORIGINAL ALLEMAND :
ES WAR EINMAL IN ITALIEN
TITRE ITALIEN :
LA BALLATA DELLA CITTÀ ETERNA
© 2020, BASTEI LÜBBE AG, COLOGNE, ALLEMAGNE
© SLATKINE & CIE 2021
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

ISBN 978-2-88944-185-3

Luca Di Fulvio

Mamma Roma

Traduit de l'italien
par Elsa Damien



Slatkine & Cie

À ma femme Elisa

L'Histoire, c'est nous
Nous les pères et les fils

...

Et puis les gens
Parce que ce sont les gens qui font l'Histoire
Quand le moment vient de choisir et d'y aller
Tous les gens ont les yeux bien ouverts
Et savent parfaitement que faire

La Storia siamo noi, Francesco De Gregori

Les lucioles sont revenues à Rome
Dans les parcs du centre, l'été embaume

...

Ta vraie nature, la justice du monde,
Qui punit celui qui a des ailes et ne vole pas

Baciami ancora, Jovanotti

Première partie

1

5 mars 1870
Royaume d'Italie (Olengo, commune de Novare)

C'était une troupe misérable et crasseuse. Ils étaient maigres. Secs. Le teint blafard, couleur de cire. Sur leurs visages, leurs mains et leurs chevilles, on voyait les marques rouges des piqûres de puces qui infestaient leurs lits de camp.

S'ils n'avaient pas été aussi jeunes, on les aurait traités d'épaves. Or, ils avaient entre quatre et dix-sept ans. Ils étaient tous vêtus de manière identique, avec sur le dos le même uniforme répugnant et rapiécé mille fois. Cent gamins misérables et crasseux alignés dans la cour boueuse du Regio Istituto di San Michele Arcangelo à Olengo, tremblant de froid et de faim, tremblant à cause de maladies respiratoires et aussi, en cette journée si particulière, sous le coup d'une émotion très spéciale.

Le ciel bas, gris et tellement compact qu'il semblait pouvoir être coupé au couteau, pesait sur eux comme une malédiction. Comme un poids sur leurs épaules, dont ils ne se débarrasseraient jamais.

À part l'un d'entre eux si, ce jour-là, il rencontrait la chance de sa vie.

Voilà pourquoi ils remuaient tous imperceptiblement leurs lèvres gercées. Ils murmuraient tous à l'unisson, comme une rengaine sans espoir, comme un rosaire sans foi, avec la passion dénuée d'ardeur de ceux qui ont grandi dans un monde où le mot « chance » n'a jamais été écrit, en s'adressant au Dieu qui ne s'était jamais occupé d'eux : « Fais que ce soit moi... fais que ce soit moi... fais que ce soit moi... ».

Fais que ce soit moi, celui qui aura ce destin exceptionnel.

Au fond, à l'entrée de la cour, là où flottait paresseusement le drapeau tricolore du tout nouveau royaume d'Italie, apparut une femme d'une trentaine d'années, très élégante. Nul n'ignorait qu'il s'agissait de la comtesse Silvia di Boccamara.

Les enfants cessèrent un instant de prier. Puis ils reprirent avec davantage de ferveur : « Fais que ce soit moi... ».

Derrière la comtesse venait son mari, le richissime Ippolito Odin, quarante ans depuis peu. Près de lui, dans une attitude servile, le directeur de l'institut. Suivaient trois silhouettes noires, des femmes grasses et repues : l'une d'elles était l'épouse du directeur, les deux autres appartenaient à la société féminine des Filles de la charité de Saint-Vincent-de-Paul, rattachée à la basilique San Gaudenzio de Novare.

Les gamins se penchaient à qui mieux mieux pour apercevoir la comtesse qui avançait. Les maîtres avaient du mal à les faire tenir en rangs, et faisaient claquer en l'air leurs martinets en branches de saule pleureur.

Il n'y en avait qu'un qui ne se penchait pas. Il regardait droit devant lui, immobile, en serrant tellement fort les poings que ses doigts en étaient tout blancs, et il continuait à murmurer. Il avait presque seize ans, et sa prière différait de celle des autres. Car lui ne s'adressait pas à Dieu. Lui s'adressait directement à la comtesse, qui était la seule véritable déesse de cette journée si spéciale : « Choisis-moi... choisis-moi... choisis-moi... ».

La comtesse, sans se soucier de crotter ses délicates chaussures de satin et le volant de sa robe mauve, avançait en passant en revue les orphelins. Elle les dévisageait, concentrée et expéditive. Elle les écartait vite et passait au suivant, continuant son chemin.

Quand elle fut à quelques pas de lui, le garçon murmura, avec plus de force encore : « Choisis-moi... choisis-moi... choisis-moi... ».

La comtesse fixa l'orphelin qui se trouvait juste devant ce jeune. Elle secoua imperceptiblement la tête et avança.

Un instant avant qu'elle ne le regarde, le garçon regretta de toutes ses forces de ne pas s'être coiffé, et il maudit la mèche blonde rebelle qui tombait, ébouriffée, sur son front. Il s'en voulut de ne pas s'être lavé le visage, mais ce matin encore l'eau était glacée, et il avait sur la joue gauche une balafre de boue, maintenant durcie comme une croûte. Il eut honte de sa veste et de

PREMIÈRE PARTIE

son pantalon gris, informe et usé jusqu'à la corde, récupéré dans la flanelle d'une couverture de camp militaire. Et surtout, il se dit qu'il n'aurait pas voulu être aussi grand et maigre, parce que c'était pour cela qu'il avait été écarté tant de fois : seuls les enfants costauds, utiles au travail des champs, étaient adoptés. Ils étaient de la main-d'œuvre, plus que des fils.

Puis la comtesse le regarda. Elle avait des yeux violets pénétrants, parfaitement en harmonie avec sa robe mauve.

Le temps s'arrêta. Le garçon sentit que son corps commençait à vibrer sous le coup de la tension. C'était comme un tremblement de terre intérieur. Il se demandait s'il devait sourire ou rester sérieux. Rester raide comme un balai ou adopter une attitude détendue. Révéler le désir qui brûlait dans son regard, ou simplement s'efforcer de dissimuler la terreur qui rendait ses yeux comme du verre.

Choisis-moi..., pensa-t-il.

« Nous prenons celui-là », annonça alors la comtesse.

Le cœur du jeune s'arrêta. Sa maigre poitrine se serra, comme prise dans l'étau d'un forgeron. Et puis il éclata de rire. Juste un instant – un instant tellement bref que ce rire ressembla plutôt à un rot. Ensuite son cœur se remit à battre, mais avec des coups tellement rapides et puissants qu'on n'aurait plus dit le sien, mais celui d'un animal sauvage : ils faisaient craquer ses côtes, qui ne parvenaient plus à endiguer ses émotions. Seul un orphelin pouvait savoir ce que voulait dire passer toute sa vie en cage. Et seul quelqu'un ayant vécu dans une cage, sans famille, pouvait éprouver ce qu'il éprouvait à ce moment-là.

Des larmes chaudes, brûlantes, presque douloureuses, lui montèrent aux yeux, poussées par une extraordinaire pression qui venait du plus profond de son être. Mais il les refoula, fermant les paupières avec force et contractant les mâchoires.

Il aurait voulu hurler, courir ou rire, mais il était comme pétrifié par les quelques mots qu'il venait d'entendre. Parce que, ce que la comtesse avait dit, il l'avait désiré chaque soir, chaque matin. De tout son être.

L'aristocrate fit un pas en avant pour s'approcher de lui.

Il soutint son regard – bien que son cœur se soit à nouveau arrêté, avant de se remettre à battre à tout rompre –, parce qu'il était un garçon courageux et fier.

Cependant, il n'était pas encore un homme. Il n'avait que seize ans. Il sentit à nouveau les larmes lui monter aux yeux et il les refoula encore, obstinément. Et à nouveau, il eut envie de rire. Toutefois, il parvint à demeurer immobile.

La comtesse l'examinait en silence, comme s'il avait été un objet inanimé. Le garçon avait des yeux sombres mais lumineux. Un nez droit assez prononcé qui dénotait du caractère. Des lèvres charnues, un peu comme une fille, sans que cela ôte rien de sa virilité. Des mâchoires robustes. Des sourcils fournis et bien dessinés, noir de jais, qui contrastaient avec la mèche blonde tombant sur son front.

— Fais-moi entendre le son de ta voix, lui demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que je dois dire ?

— Ça suffit comme ça, répondit-elle.

Sa voix n'avait pas totalement mué, elle avait ces légères fêlures caractéristiques de l'entre deux âges mais, à l'évidence, ce serait celle d'un baryton, ni trop aiguë ni trop grave.

« Montre-moi tes dents », demanda encore la comtesse.

Alors, la nature du garçon reprit soudain le dessus, sans que sa volonté puisse la contrôler. Il n'arrivait jamais à renoncer à une plaisanterie, à une occasion de rire.

« Comme un cheval ? » ne put-il s'empêcher de lancer. Il se dit aussitôt après : *Quel imbécile !*, car il n'arrivait jamais à se taire. *Imbécile !* se répéta-t-il avec colère, car il avait le chic pour tout gâcher.

« Comment tu te permets ? » intervint un maître.

La comtesse ne perdit rien de sa contenance. « Oui, comme un cheval », répondit-elle. Et elle ajouta : « S'il te plaît. ».

Le garçon savait qu'il ne devait pas poursuivre sur ce ton de défi. Mais il était comme ça : quand il commençait, il n'arrivait plus à s'arrêter. Comme un taureau charge un stupide chiffon rouge, sans raison aucune, sa langue bien pendue ne cessait de le fourrer dans le pétrin, que ce soit avec les maîtres ou avec quiconque croisait son chemin. Une partie de lui savait bien qu'il ne devait pas le faire. Mais, comme toujours, c'est l'autre partie qui l'emporta, et ainsi découvrit-il ses dents supérieures et inférieures, régulières et très blanches, et se mit-il à hennir. Fort et net.

Tous les orphelins se tordirent de rire.

PREMIÈRE PARTIE

« Silence ! » ordonna le directeur.

La comtesse pencha la tête sur le côté et fronça imperceptiblement les sourcils, signe qu'une pensée venait de lui traverser l'esprit.

« S'il ne convient pas, pouvons-nous le rendre ? » demanda-t-elle, sans détacher ses yeux violets du garçon.

Ses accompagnateurs demeurèrent silencieux, surpris non pas tant par sa question que par sa formulation, si brutale.

— Bien sûr que non, très chère ! intervint son mari. Ce n'est pas un chiot du chenil municipal.

— C'est pourtant bien un chiot de l'orphelinat municipal, répondit-elle sans nullement se démonter.

Elle rit doucement de sa réplique, mettant dans ce rire un raffinement que le garçon n'aurait jamais pu imaginer.

Les dames de San Gaudenzio ne savaient comment réagir. Elles remuèrent leurs gros croupions sombres de droite à gauche, comme des dindes égarées dans une basse-cour inconnue. Le directeur rompit le silence :

— En effet, s'il devait vous poser de graves problèmes, que les punitions, y compris corporelles, ne parvenaient pas à résoudre, nous ne pourrions évidemment pas refuser de le reprendre.

— Et vous le remplaceriez par un autre plus... domestiqué ? s'informa la comtesse, sans se départir de son air impassible.

Le garçon la regardait. Et il comprit parfaitement ce qu'elle disait – il était loin d'être stupide. Elle lui demandait s'il était capable d'être *domestiqué*. Et c'était à lui qu'elle le demandait, pas au directeur. À lui, un miséreux en uniforme de vilaine flanelle grise.

« Pardon... » bredouilla-t-il, la dévisageant de ses yeux écarquillés.

La comtesse l'examina en silence. « Je m'y connais, en chevaux », dit-elle sans un sourire. Mais ensuite, avec un air vaguement satisfait, elle ajouta : « Et toi, tu es un poulain de race. » Elle se tourna vers le directeur et confirma : « Oui, nous prenons celui-là. ».

Tu m'as choisi ! se dit le garçon, et cette phrase résonna en lui comme un violent coup de tonnerre.

Entretemps, le directeur avait adressé un signe au maître le plus proche, qui accourut vivement, un registre à la main.

« 19/03 » annonça le maître après avoir repéré le numéro inscrit sur la pochette de veste du garçon. Il feuilleta le registre et s'éclaircit la gorge avant de lire : « 19/03. Seize ans... environ. Date de naissance incertaine. Aucune maladie. Maigre, mais bonne constitution. Caractère bien trempé. Intelligence aiguë, mais paresseux. Sait lire, écrire et compter. On le trouve parfois en train de lire des romans dans la bibliothèque, sans y être obligé ; toutefois, il choisit souvent ceux interdits pour son âge. ». Il fit une pause. « Adaptabilité et respect des règles... » Sa voix trahit une hésitation. Il se tourna vers le directeur.

Celui-ci lui adressa un signe imperceptible afin qu'il augmente la note.

« Adaptabilité et respect des règles, reprit le maître... quatre sur dix. »

Le directeur le foudroya du regard.

— Presque cinq, se corrigea le maître, enfin presque six.

— Ça va, arrêtez-vous là, interrompit la comtesse. Si vous continuez, vous arriverez vite à dix avec les félicitations du jury.

Le maître baissa la tête.

Une des Filles de la charité de San Gaudenzio intervint, à la manière insinuante des prêtres : « Madame la comtesse, sauf votre respect, puis-je vous demander ce qui vous incite à vouloir adopter une de ces malheureuses jeunes créatures ? »

La comtesse lui jeta un regard à la limite de l'impatience, lui faisant comprendre que répondre à cette question était pour elle une perte de temps : « Je ne peux pas avoir d'enfant. Je me contenterais d'un chien ou d'un chat, mais mon mari veut un bipède », lança-t-elle avec la brutalité qu'elle avait déjà abondamment manifestée, et qui scandalisait tellement ces bourgeoises grenouilles de bénitier. « Qu'il en soit ainsi, nous prendrons un bipède. L'important, c'est qu'il ait passé l'âge de ne pas retenir ses besoins corporels ou de ne pas comprendre ce qu'on lui dit. Il doit aussi être assez âgé pour qu'on puisse voir s'il sera bel homme. » Elle fit une grimace horrifiée : « Je ne supporterais pas d'avoir un laideron pour fils adoptif. »

De son air élégant et altier, elle laissa tomber son regard, comme par hasard, sur la jupe en étoffe épaisse de la dame de charité, de manière à mettre en relief l'irréductible distance qui les séparait, en commençant par l'enveloppe extérieure de cette

PREMIÈRE PARTIE

femme. Enfin, elle observa à nouveau le jeune, tout en s'adressant à l'évidence au directeur :

— Et il a aussi un nom, le 19/03 ?

— Bien sûr ! s'exclama le directeur. Il s'appelle... heu... voilà, il s'appelle...

Il jeta un regard désespéré au maître. Celui-ci se hâta de feuilleter le vieux registre puis, avec un sourire triomphant, comme s'il était venu à bout d'une entreprise titanesque, il annonça : « Pietro Diotallevi. ».

La comtesse acquiesça : « Ça sonne déjà mieux que 19/03, vous ne trouvez pas ? fit-elle en fixant la sœur de la charité. Même les... comment les avez-vous appelées, déjà ? Ah oui, même les *malheureuses jeunes créatures* devraient avoir droit à un nom, au lieu d'être réduites à un numéro. »

L'autre ne sut que répondre. Elle finit par bredouiller : « Le classement... » Elle haussa les épaules : « Les archives... » Les mots parurent s'embourber dans sa gorge, à l'image des talons de ses chaussures, enfoncés dans la fange de la cour.

L'aristocrate se tourna vers le jeune, dont les joues étaient striées des larmes qu'il ne parvenait plus à retenir.

— Tu es moins dur que tu voudrais le faire croire, n'est-ce pas, mon poulain ? lui dit-elle, avec un sourire à peine esquissé. Mais avant d'entrer dans ma maison, tu devras passer par la désinfection, je ne veux pas de puces chez moi.

— Bien volontiers, madame, acquiesça le garçon, essayant de retrouver son attitude bravache.

Peut-être qu'ainsi il arrêterait de pleurer. Peut-être qu'ainsi il parviendrait à ne pas se mettre à sauter en hurlant : *Tu m'as choisi ! Moi !* Peut-être qu'ainsi son cœur ne risquerait pas d'éclater en mille morceaux. « Vous m'appelez votre poulain, mais nous ici, nous sommes plutôt comme les singes d'un zoo, tellement nous nous grattons ! »

À nouveau, les orphelins se tordirent de rire.

Le maître qui se trouvait à proximité fit mine de le fouetter avec le martinet de saule qu'il tenait à la main.

« Ne t'avise pas à faire ça ! » La comtesse le foudroya d'un regard menaçant. Elle lui arracha des mains le fouet, qu'elle fendit en deux et jeta à terre. Et puis elle ajouta, d'une voix sourde plus intimidante qu'un cri : « Celui-là, il est à moi. Ne t'avise pas à le toucher. »

Tandis que le maître reculait, tête baissée, comme si c'était lui qui avait reçu un coup de fouet, le garçon sentit ses jambes fléchir. Il était prêt à encaisser le coup du maître. Cela n'aurait certainement pas été le premier. Or, cette femme qui sentait si bon avait la force et le pouvoir de détruire le martinet.

Prenant une expression solennelle, la comtesse l'investit alors de son nouveau titre: «Dorénavant, tu t'appelleras Pietro Odin.» Puis, d'un ton léger et mondain, elle ajouta en riant: «Et les filles seront folles de toi, avec cette mèche!».

Le jeune la regarda tourner les talons et s'en aller d'un pas décidé. Il ressentit une forte pression dans sa poitrine, comme s'il manquait d'air, et il eut l'impression que la lumière du jour s'éteignait.

Alors, tandis que tout se faisait noir autour de lui, il tomba à terre, dans la boue, comme un paquet d'os.

Je ne suis plus orphelin fut sa dernière pensée avant de s'évanouir.

2

Début mars 1870
Royaume d'Italie (Nibbia, commune de Novare)

Dans le carrosse qui les ramenait à leur domaine de Nibbia, au nord-ouest de Novare, Ippolito Odin croisa les jambes et regarda sa femme, assise à son côté.

— Pourquoi t’amuses-tu tellement à scandaliser ces pauvres femmes? lui demanda-t-il.

— Ce ne sont pas du tout de pauvres femmes, répliqua la comtesse. Elles font tous ces prêchi-prêcha, et puis elles appellent ce garçon 19/03! C’est ça qui devrait les scandaliser.

— Tu sembles plus socialiste que comtesse, commenta son mari.

— Tu sais bien qu’avant de te rencontrer, j’étais une comtesse sans le sou. Alors la vie m’a donné un saupoudrage de socialisme, si c’est ainsi qu’on appelle le fait de se rendre compte que certaines choses sont répugnantes, et que faire mine de ne pas les voir n’est qu’hypocrisie.

— Oui, je crois que cette manière de penser pourrait être appelée le socialisme, confirma Ippolito Odin, en tout cas à *la manière de** la comtesse Silvia di Boccamara.

— *Quoi qu’il en soit, toi aussi, tu es un hypocrite.*

Son mari se redressa, inquiet: «*Qu’ai-je fait?*»

La comtesse se tourna vers lui, souriant et fermant à-demi ses yeux violets. Et pour la première fois depuis leur visite à l’orphelinat, de la douceur apparut sur son visage, ce qui lui rendit son humanité et révéla dans toute son ampleur son extraordinaire

* En français dans le texte.

beauté. «Tu es un sacré hypocrite, parce que le premier à s'amuser, quand je fais un peu de spectacle avec ces odieuses grenouilles de bénitier, c'est justement toi!»

Ippolito se détendit et sourit à son tour: «Tu es terrible», soupira-t-il. Puis il eut un petit rire et ajouta: «Tu as vu leurs têtes? J'ai cru qu'elles allaient faire une syncope.

— Et leurs gros popotins!» s'exclama son épouse.

Le mari rit de plus belle, tout en secouant la tête.

— Je suis désolée de ne pas pouvoir te donner d'héritier, poursuivit la comtesse, de la peine retenue mais sincère dans la voix.

— Ne t'en fais pas, dit Ippolito Odin. La seule chose que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu t'es mis en tête d'aller le chercher dans un endroit aussi... aussi horrible.

— Car tu penses qu'il y a des orphelinats qui ne sont pas horribles? fit-elle, une espèce de grimace sur le visage.

— Mais cet endroit, quand même... tu as vu comme c'était sale? Comme les enfants étaient sales? Et les maîtres, le directeur...

— Car tu imagines qu'il existe des orphelinats pour orphelins riches? s'amusa la comtesse.

— Non, bien sûr, mais je voulais dire... Pourquoi précisément celui-là?

— Parce que j'ai fait un vœu à l'Archange Michel. Et cet orphelinat porte son nom.

Ippolito Odin dévisagea sa femme, stupéfait:

— Un vœu? Mais tu n'es pas du tout pieuse! Tous les dimanches, je sue sang et eau pour te traîner à la messe.

— La messe et la religion n'ont rien à voir là-dedans, rétorqua sa femme en haussant les épaules. J'ai fait un vœu à l'Archange Michel, un point c'est tout.

— Très bien. Mais pourquoi?

La comtesse leva sa main diaphane comme l'albâtre et caressa affectueusement la joue de son mari: «Parce que c'est comme ça.»

Il ne dit plus rien et, pour toute réplique, se contenta de sourire et de baiser la main de son épouse, sachant bien qu'il n'obtiendrait d'elle aucune autre explication.

«C'est un beau garçon, observa alors la comtesse, et intelligent, avec ça.» Elle eut un léger rire en repensant au hennissement que

PREMIÈRE PARTIE

l'enfant n'avait pu retenir. « C'est un poulain qui a de l'esprit et du caractère. »

Ippolito Odin la regarda : « Silvia, dit-il doucement, ne sois pas trop sévère avec lui.

— Jusqu'à tout récemment, il était le 19/03, une nullité sans avenir, rétorqua la comtesse. Aujourd'hui, il a l'occasion de sa vie. Nous verrons s'il saura la saisir. Il devra quand même payer un certain prix pour se civiliser.

— Où est partie la socialiste de tout à l'heure ? sourit son mari.

— Parce que les socialistes sont forcément des hommes des cavernes ? »

Ippolito posa une main sur le genou de sa femme et le serra très légèrement, avec tendresse.

— Ne sois pas trop sévère, répéta-t-il.

— Je ne t'ai pas donné de fils avec mes entrailles, mais je te le donnerai avec mon travail quotidien, affirma sa femme.

Son ton était sec. Entre un mot et l'autre, il n'y avait aucune place pour les fioritures ou les embellissements. Les choses étaient exactement comme elle le disait. Tranchantes. Justes et dures comme une sentence.

Ils demeurèrent un moment silencieux tandis que le carrosse dévorait la route au milieu des rizières, qui appartenaient toutes, aussi loin que le regard pouvait porter, à Ippolito Odin. D'ordinaire, à cette époque, les traverser était un plaisir. L'inondation des parcelles et le semis à la volée avait eu lieu et tout le monde, maîtres et paysans, imaginait déjà les panicules fournies qui lutteraient entre elles pour prendre la lumière du soleil estival et mûrir. Mais depuis l'année passée, tout était différent. Les grands carrés marécageux autour desquels circulaient les canaux d'inondation et d'évacuation étaient pratiquement vides. Au mois de septembre de l'année précédente, seules quelques tiges, ici et là, avaient survécu à un parasite que les paysans n'avaient pas réussi à éliminer. La semence avait été maigre et le parasite devait encore être dans le sol. Pas une seule pousse n'apparaissait au-dessus du miroir d'eau stagnante, ridé de temps à autre par une grenouille faisant un bond pour essayer de fuir le héron au bec pointu et au cou en S qui se détendait comme un ressort. Cette année encore, ce serait la disette.

« Quel désastre », murmura Ippolito Odin. La comtesse vit le

regard se son mari s'assombrir.

— Tu es inquiet?

— Bien des pauvres gens n'ont pas eu de riz à mettre sur leur table, dit-il, et ça va être la même chose cette année.

— On voit plus de drapeaux italiens que de tiges de riz, fit remarquer la comtesse d'un ton tranchant. Si les pauvres gens pouvaient manger les premiers, tout irait bien.

Ippolito sentit de l'animosité dans les propos de sa femme :

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, le royaume d'Italie? C'est un rêve devenu réalité. Mon grand-père et mon père ont fait ce rêve sans jamais le voir réalisé, comme tous les martyrs morts pour cet idéal...

— Le royaume d'Italie ne m'a rien fait, à moi, l'interrompt sa femme.

Puis elle le fixa de son regard perçant : « Et à toi? Qu'est-ce qu'il t'a fait? » Ippolito ne put soutenir son regard et détourna la tête.

« Tu crois que je suis aveugle? Stupide? » insista-t-elle.

Il garda le silence.

« Tu crois que je ne sais pas que tu ne payes plus les domestiques? Que je ne remarque pas tous les titres de propriété sur ton bureau? Que je ne vois pas que tu passes tes nuits à écrire et réécrire des chiffres, en t'abîmant les yeux et l'âme? Et tout ça parce que ton bienaimé royaume d'Italie a commencé à envoyer des émissaires et des ministres parler avec toi. » Elle le dévisagea :

— Que me caches-tu?

— Rien, dit Ippolito sans avoir le courage de croiser son regard.

— Quand tu ne te tais pas, tu mens.

La voix de la comtesse était glaciale.

— Il y a des nuages à l'horizon... dit-il à voix basse.

— Et aussi des orages?

Ippolito ne dit mot.

« Et de la grêle? »

À nouveau, aucune réponse.

— Que de silences! commenta la comtesse. Ils font un bruit terrible.

— Tout va s'arranger...

Elle observa les champs désolés :

— Quoi qu'il arrive, n'oublie jamais que je ne t'ai pas épousé pour ton argent.

PREMIÈRE PARTIE

— Je sais.

Ippolito resta un moment silencieux, sans trouver le courage de prendre la main de son épouse. Puis il la prit et la serra : « Un de ces jours, il faudra que j'aille à Turin... ».

La comtesse dégagea sa main.

Pendant ce temps, le carrosse avait atteint le petit pont du Canale Cavour, là où commençait l'allée menant à leur résidence. De hauts peupliers, droits comme des i, semblaient créer un couloir de verdure, au bout duquel se profilait une belle et élégante construction en briques rouges, avec des fenêtres peintes en blanc, flanquée de deux petites tours rondes et gracieuses. Le gravier crissait sous les roues du carrosse.

Les yeux violets de la comtesse restèrent immobiles, fixant la villa qui se rapprochait. Puis, sans attendre que le véhicule s'arrête, elle ouvrit la portière, posa un pied sur la marche, souleva le bas de sa robe mauve et sauta.

« Silvia ! » Son mari la réprimanda. Mais il savait qu'elle s'amusaient de cette imprudence, comme de tout ce qui allait contre les règles. Et il se dit que ce poulain rebelle serait pour elle un fils parfait.

En revanche, lui attendit patiemment que Paride, le cocher, tire le frein du carrosse, descende et lui ouvre la portière.

Dès qu'il fut sorti, il remarqua que le majordome l'attendait avec un air encore plus engoncé qu'à l'ordinaire, en haut des trois grandes marches de l'entrée, qui étaient encadrées de deux fines colonnes de marbre clair. Quand il réalisa pourquoi, il sentit un poids se poser sur ses épaules, comme un oiseau de mauvais augure.

La comtesse passa le bras sous le sien et ils montèrent l'escalier ensemble.

Le majordome esquissa une révérence et fit un signe à son maître – mais c'était inutile.

« Tu n'as pas envie de faire ton habituelle promenade à cheval ? » demanda-t-il à sa femme.

La comtesse le dévisagea et lut aussitôt dans son regard : « Pourquoi cherches-tu à m'éloigner ? »

Ippolito soupira : « Je crois comprendre que j'ai une visite plutôt confidentielle », dit-il. Se tournant vers le majordome :

— Est-ce le cas ?

— Oui, monsieur. Son excellence le ministre Minghetti vous attend.

— Tu devais aller à Turin, fit la comtesse, or voilà que c'est Turin qui vient à toi.

Elle eut un sourire sarcastique :

— Non, à l'évidence, il n'y a pas que des nuages. Et ce n'est pas un simple orage non plus. Là, c'est la grêle.

— Silvia... Ippolito s'embrouilla. Le royaume a dépensé quarante-cinq millions pour construire le Canale Cavour... et puis il y a eu la guerre pour reprendre la Vénétie et Venise...

La comtesse continuait à le fixer. Il haussa les épaules :

— Ceux d'entre nous qui ont... comment dire? Qui ont un peu plus que les autres, enfin... Bref, nous nous sommes taxés nous-mêmes... et nous discutons la...

— La traite, j'ai compris.

— Les modalités.

— En secret.

— Oui, en secret.

— On se demande bien pourquoi une traite doit être faite en secret.

— Silvia, c'est compliqué... L'Italie est une nation très jeune.

— Et il faut bien que quelqu'un lui paye sa layette, à ce bébé. Et puis la petite aura besoin de lait. Et il faudra aussi lui nettoyer les... enfin on s'est compris, n'est-ce pas?

— Il faut que j'y aille...

— Ne te fatigue pas à saluer le ministre de ma part. Dis-lui que j'avais mieux à faire, siffla la comtesse, tournant les talons et se dirigeant d'un pas furieux vers les écuries pour faire seller Bersagliere, le cheval blanc qu'elle adorait.

Ippolito Odin la regarda s'éloigner, fière et emportée. D'habitude, ces traits de caractère de son épouse le faisaient sourire, mais ce jour-là, il avait le cœur lourd. Très lourd.

Il fit une grimace censée passer pour un demi-sourire et tapa amicalement sur l'épaule de son majordome, se surprenant lui-même de ce geste plein de familiarité.

« Ils ne sont pas venus pour me fusiller, plaisanta-t-il, ne t'en fais pas. »

Mais le poids sur son cœur était là pour lui rappeler qu'il n'y avait pas de quoi plaisanter.

3

*Début mars 1870
Royaume d'Italie (delta du Pô, Pomposa)*

Dans le cirque Callari, il n'y avait pas de tigres, de lions ni d'éléphants, pas de femmes à barbe ni d'hommes à trois jambes. Il y avait des trapézistes, ça oui. Et aussi des acrobates, des clowns, des nains, des jongleurs, des illusionnistes, des lanceurs de couteaux et des cracheurs de feu... Mais ceux qui achetaient leurs billets savaient qu'ils allaient assister à d'extraordinaires numéros équestres. Parce que c'était la raison d'être du cirque Callari.

On venait y admirer les évolutions des petits chevaux arabes, légers comme des plumes et rapides comme des lièvres. Et les numéros des grandes races nordiques, avec leurs sabots couverts de longs poils, des animaux tellement puissants qu'ils pouvaient tirer une tonne comme si c'était une miette de pain. On venait voir les chevaux hongrois, avec leur crinière tressée, bien ordonnée, qui avançaient debout sur leurs jambes arrière, comme des gentilshommes en promenade, bras dessus bras dessous. Et aussi des chevaux tellement petits qu'on aurait dit de gros chiens, sautant sans hésitation à travers des cerceaux de feu. Si on désirait voir un cheval, quel qu'il soit, on le trouvait au cirque Callari.

Le cirque Callari semblait exister depuis toujours. Et depuis toujours, il vagabondait à travers la totalité de la péninsule italienne, même lorsque celle-ci était démembrée et dominée par de puissants tyrans européens. Les artistes du cirque Callari présentaient déjà leur spectacle dans le Piémont lorsque celui-ci

appartenait à la maison de Savoie ; en Lombardie et Vénétie lorsque celles-ci étaient sous domination soit française soit autrichienne, au gré du vent ; en Toscane lorsqu'elle était encore un Grand-Duché ; en Ombrie, dans les Marches et le Latium lorsqu'ils appartenaient au Pape et étaient contrôlés par les troupes de la famille Bonaparte ; dans les régions méridionales lorsqu'elles appartenaient aux Bourbons et qu'on y parlait plus espagnol qu'italien. Ils avaient planté leur chapiteau un peu partout, même lorsque le général Garibaldi remontait l'Italie, la conquérant morceau après morceau pour en faire une seule et même nation, et ensuite encore, lorsque les Savoie s'étaient déclarées souverains d'un royaume qui n'existait plus depuis la Rome antique.

La révolution en cours dans ce monde semblait ne jamais avoir touché la compagnie. Eux, ils étaient simplement le cirque Callari, une nation à part entière.

À présent, la longue caravane, avec ses roulottes de couleurs vives, avait atteint une région devenue italienne depuis trois années seulement. Une terre plate et marécageuse, infestée par la malaria et les moustiques, près de laquelle coulait majestueusement le Pô, avec une lenteur qui laissait penser que le grand fleuve – qui coupait en deux toute l'Italie du Nord, d'ouest en est – prenait son temps avant d'arriver dans le delta où ses eaux douces épouseraient les flots salés de la mer Adriatique.

La caravane avançait tout aussi lentement.

Une jeune fille d'une quinzaine d'années à la beauté atypique, avec un nez légèrement trop prononcé et des lèvres rouges comme des cerises bien mûres, était assise sur le siège de la dernière roulotte.

Malgré la lenteur du convoi, elle s'agrippait de toutes ses forces à son siège. Pas par crainte d'être projetée à terre, mais à cause du séisme qui, depuis quelques jours, faisait rage en elle, et qu'elle ne parvenait ni à extérioriser ni à faire taire. Une révolution qu'elle ne savait comment affronter, qui remplissait son cœur de colère et de douleur mêlées, et qui laissait ses yeux à la fois secs et embués de larmes.

Elle s'appelait Marta, et l'unique personne en qui elle avait confiance, était l'homme près duquel elle était assise.

Il avait soixante ans mais en faisait beaucoup plus, car la vie

PREMIÈRE PARTIE

s'était acharnée à le marquer, jour après jour, laissant sur son visage des rides tellement profondes qu'on aurait dit des cicatrices. Il tenait entre les lèvres un cigare éteint confectionné avec un tabac très fort, qui sentait tellement mauvais que même les moustiques de ces terres malsaines n'osaient s'approcher de lui. Il s'appelait Melo. Autrefois, dans sa jeunesse, le principal numéro équestre avait été le sien. On en parlait encore aujourd'hui, alors qu'il avait dû cesser à cause de l'âge, qui avait rendu ses genoux moins élastiques et ses jambes moins puissantes. Nul ne l'avait jamais égalé. Et c'était pour cela que, contrairement aux autres artistes, qui étaient peu à peu rétrogradés au rang de clowns, puis de vendeurs de bonbons parmi le public, avant de finir par pelleter le crottin, Melo avait été chargé de s'occuper des chevaux. Car, comme disait Ascanio, le patron du cirque – un octogénaire qui avait encore l'activité solidement en main – : « Parler aux chevaux, c'est facile et à la portée de n'importe qui. Par contre, se faire comprendre d'eux, seul Melo peut le faire. »

Marta regardait droit devant elle, les doigts crispés sur le bois du siège de la roulotte. À la fois combattive et vaincue. Elle venait de comprendre quelque chose qui la dépassait – qui la dépassait totalement. Mais elle était seule avec ce terrible secret.

Du véhicule rouge et jaune devant eux leur parvenaient, noyés sous le bruit des roues qui broyaient les cailloux de la route, du grincement de l'essieu qui portait le poids de la roulotte, et du piétinement de sabots des chevaux s'enfonçant dans la boue, les pleurs d'une enfant.

Marta serra encore plus fort les mains sur son siège, tout en luttant contre les idées qui la bouleversaient.

À ce moment-là, un clocher était apparu. C'était le signe qu'ils étaient arrivés à Pomposa, village uniquement connu pour son abbaye romane et pour l'odeur âcre, rance et nauséabonde qui provenait du traitement des betteraves, que l'on raffinaît pour obtenir du sucre.

— Qu'est-ce que tu as, depuis quelques jours? lui demanda Melo.

— Rien, lança Marta.

Le vieil homme se mit à tirer doucement sur les rênes des chevaux, pour qu'ils s'arrêtent auprès des autres roulottes. Ils se trouvaient dans un grand champ nu, où la compagnie allait

camper et monter le chapiteau pour le spectacle.

— Tu es sûre ?

— Oui. Laisse tomber, bougonna-t-elle.

Elle descendit du véhicule d'un bond et partit donner un coup de main pour monter le campement.

En passant devant la roulotte jaune et rouge où, comme toujours, elle dormirait cette nuit avec les autres jeunes du cirque Callari, elle ralentit et tendit l'oreille. Elle entendit à nouveau les sanglots de la fillette.

« Ne pleure pas, dit une voix féminine à l'intérieur. Tu veux un biscuit ? »

Les lamentations cessèrent.

Marta se raidit et accéléra le pas, s'éloignant presque en courant et se bouchant les oreilles avec les mains. Puis elle se jeta à corps perdu dans son travail, en espérant chasser, ou en tout cas tenir à distance, ce qui la torturait.

Mais rien à faire. Heure après heure, jour après jour, une idée s'était enracinée dans son esprit, son cœur et son âme.

Quand le chapiteau fut monté, vers le milieu de l'après-midi, ils enfilèrent tous leur costume. Soudain, les couleurs fatiguées et ternes des vêtements ordinaires laissèrent place à celles, éclatantes, des tenues moulantes qui mettaient en valeur les muscles des hommes et la beauté des corps féminins, qui faisaient paraître les nains plus petits et les clowns plus drôles : ainsi, toute la communauté reprenait vie et s'éveillait dans l'attente du public qui, ce soir-là, allait accourir pour se laisser étonner et émerveiller, pour rire et vivre une expérience absolument extraordinaire.

Marta s'était essayée à tout, dans le cirque. Cependant, elle n'avait pas l'équilibre des acrobates. Ni la souplesse des contortionnistes. Ni la coordination des jongleurs ou le sang-froid du lanceur de couteaux. Elle n'avait jamais compris non plus le langage des chevaux. Elle ne savait rien faire de spécial. Elle n'avait pas de don, de passion.

C'est ainsi qu'elle avait atterri à la baraque du chamboule-tout. Hors du chapiteau où se tenait le spectacle. À la marge. Comme un corps étranger à cette improbable communauté de gens pleins de talents. Tout ce qu'elle devait faire, c'était remettre en place les boîtes et passer les balles de chiffon aux clients, qui

PREMIÈRE PARTIE

pouvaient effectuer trois lancers.

À nouveau, tandis qu'elle attendait, son regard se porta vers la roulotte jaune et rouge. Dans un élan de colère, elle lança une balle contre la pyramide de boîtes. Quelques-unes tombèrent. Elle les remit patiemment en place, cherchant à contenir sa rage. Mais non, il ne s'agissait pas tant de rage que de stupeur. De douleur. Et d'une grande confusion.

À vrai dire, elle n'avait jamais réussi à s'intégrer dans cette famille de nomades. Elle était toujours restée à l'écart dans ce monde qui n'était pas le sien. Et encore plus depuis qu'elle avait découvert ce terrible secret.

« Tu me donnes trois balles pour mon petit gars ? »

Marta regarda l'homme devant elle. Une quarantaine d'années, accompagné de deux enfants. Le garçon devait avoir douze ans. La petite, qui tenait la main de son père, pas encore quatre.

« Bien sûr, monsieur », dit-elle en tendant les balles de chiffon à l'enfant.

Celui-ci lança. Un tir faible et trop en biais qui ne fit tomber qu'une boîte.

« Vise bien », conseilla le père. Il lâcha la main de la petite et montra à son fils comment faire. « Comme ça, tu vois ? »

Le deuxième tir fut plus réussi.

« Bravo ! Mais il faut faire partir le tir de l'épaule. »

Brusquement, Marta se rendit compte que la petite s'était éloignée. Elle la vit disparaître entre les jambes des spectateurs, qui se pressaient sur l'esplanade, devant le chapiteau du cirque. D'un coup, le sang lui monta à la tête, et la panique la saisit à la gorge.

« Où est votre fille ? hurla-t-elle à l'homme. Où est-elle ? »

Il la fixa, étonné d'une telle fougue. Puis il jeta un œil autour de lui.

« Vous l'avez perdue ! poursuivit Marta, survoltée. Imbécile ! »

À ce moment-là, la fillette réapparut et rejoignit son père.

« Qu'est-ce qui t'arrive, jeune fille ? » interrogea l'homme.

Mais Marta n'avait plus les idées claires :

« Il faut faire attention à votre enfant ! cria-t-elle. Et si elle se perd ? Si elle se fait enlever ? »

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Elle est là...

— Il faut faire attention à vos enfants ! poursuivit Marta, hors d'elle.

— Toutes mes excuses, monsieur, intervint un autre employé du cirque. Marta, qu'est-ce qui t'arrive? Calme-toi. »

Elle avait les yeux exorbités : « C'est un idiot ! »

L'employé la saisit par le bras : « Va-t'en ! ordonna-t-il. Reviens quand tu seras calmée. » Il la poussa pour qu'elle s'écarte, avant de s'adresser à l'homme : « Je vous demande pardon, monsieur... Tenez, votre fils peut faire trois autres tirs gratuits. C'est la maison qui offre. » Puis, s'apercevant que Marta était encore là, il lui lança durement : « Va-t'en ! ».

Suffocante, Marta s'éloigna d'un pas furieux. Ses yeux étaient pleins de larmes. Cette enfant avait ravivé toute la peur qui l'habitait.

Presque sans le vouloir, elle arriva à la roulotte jaune et rouge, et elle espionna par la petite fenêtre la fillette qu'elle avait entendue pleurer toute la journée. La gosse était tapie dans un coin. Elle pleurnichait encore, la bave coulant sur son menton, et elle murmurait faiblement : « Maman... maman... ».

Alors, tandis que sa tête explosait, que son cœur se déchirait, que ses poumons prenaient feu et que son âme se perdait dans un tourbillon noir et vaseux, Marta se décida à regarder son cauchemar en face. Elle aussi avait été enlevée.